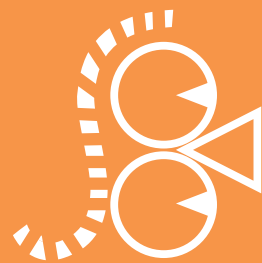


Vu de Pro-Fil



Dossier : La Réforme

N°32

Été 2017

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :

390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaquet

COMITE DE REDACTION :

Arielle Domon Waltraud Verlaquet
Marie-Jeanne Campana Françoise Wilkowski-Dehove
Alain Le Goanvic Jean Wilkowski
Nicole Vercueil Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Jacques Agulhon Jean Lods
Chrystel Bernat Joëlle Meffre
Christine Champeaux Paulette Queyroy
Jacques Champeaux Jacques Vercueil
Jean Domon Mireille Zucker
Roland Kauffmann

Prix au numéro : 4 €

Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €

Imprim Sud - 83440 Tourrettes

ISSN : 2104-5798

Date d'impression : 10 juin 2017

Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse

Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas

Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Bouches-du-Rhône / Marseille

Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit

Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes

Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse

Monique Laville - 05 61 87 35 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1

Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2

Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux

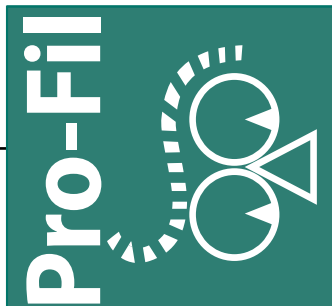
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris

Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance

Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr



Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

en partant d'une réflexion plus large sur le rapport des protestants avec les images. Si les films consacrés à l'histoire du protestantisme sont rares, plus nombreux sont ceux mettant en scène des protestants dans leur vie ou « dans leurs œuvres ».

Quant au Festival de Cannes, qui donne chaque année une image de l'état du monde où nous vivons, il en donnait cette année une vision bien sombre. Existences brisées par la violence et la corruption, femmes en butte à des traditions machistes, enfants victimes de leur famille ou de la société, vengeance qui se substitue à la justice, le tableau est noir. Dans ce contexte, il faut saluer le choix du Jury œcuménique qui a récompensé un des rares films lumineux de ce Festival, le beau film de la Japonaise Naomi Kawase, *Vers la lumière*. Ce qui m'a semblé le plus intéressant dans ce film est la réflexion qui est menée, à partir du procédé d'audiodescription pour les aveugles, sur la question de l'interprétation de l'image qui est au cœur de l'analyse cinématographique, une question qui ne peut pas nous laisser, nous Profilés, indifférents.

Jacques Champeaux

Edito

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

3 Les suites de l'horreur

A voir en ce moment

4 Deux fillettes et une vieille dame

Parmi les festivals

5 Cinéma du réel
Un festival d'art contemporain
Les autres prix

6 Cannes 2017

7 La Semaine de la Critique

8 Champ-contrechamp :
Mise à mort du cerf sacré

DOSSIER : La Réforme

9 L'image, un interdit ?
11 Le protestantisme, grand absent du cinéma

12 Un homme s'interroge

13 Michael Kohlhaas

14 Frachon, lanceuse d'alerte

15 Le coin théo :
Ecclesia semper reformanda

DECOUVRIR

16 Le Droit du cinéma (3)

PRO-FIL INFOS

17 Revoir et découvrir Bergman
Pro-Fil Marseille et la Belle Province

18 Mini-festival œcuménique à Paris

19 Protestantisme français et cinéma
Informations diverses

A LA FICHE

20 Invictus



Couverture : Mads Mikkelsen
dans *Michael Kohlhaas*

Les suites de l'horreur

Cessez-le-feu (France 2017, 1h43) d'Emmanuel Courcol

A l'énoncé du titre viennent à l'esprit bien des films de l'espèce, dont la fin du conflit constitue fort souvent le dénouement ou presque. Ici le tout nouvel auteur, jusque-là scénariste talentueux de Philippe Lioret (*Welcome*), ne s'intéresse qu'à l'après-conflit.

... Comme si, à propos de l'hécatombe routière, on ne prêtait attention qu'à la cohorte des lourds handicapés à vie : une façon comme une autre d'appréhender dans toute son ampleur la réalité des choses.

Exit la guerre

Dire que le conflit est occulté en tant que tel ne serait pas très fidèle à la vérité. Une très longue, trop longue (?) séquence introductive nous impose - le mot n'est pas trop fort - l'insoutenable réalisme d'une offensive d'artillerie, sur une unique tranchée, filmée comme à bout portant, dans un incessant vacarme de fin du monde : les hommes en étant réduits, tout comme leurs compagnons d'infortune, à l'état de 'rats de boucherie'.

Brutalement revenu le silence, la guerre disparaît... mais pas sans trace dans les cœurs et les esprits. A sa place, la pacifique quiétude d'une savane africaine, où l'un des survivants de l'hécatombe est venu rechercher, avec l'oubli, une nouvelle raison de tenter de VIVRE. Sans doute, le dépaysement aidant, pense-t'il y parvenir. Mais il retrouve vite les relents de son récent passé, illustré, si l'on peut dire, par les gesticulations et pantalonnades des tirailleurs et autres troupes indigènes, tous à peine de retour de

l'enfer du nord, mêlant réalités d'hier et superstitions, déboussolés.

Revenir chez soi

Georges, notre homme, retrouve les siens après quelques brèves années d'exil : une vieille mère anéantie de douleur, dont un fils a disparu, un autre - Marcel - est revenu du front sourd et muet, et l'expatrié de retour.

On ne relate pas par le menu cette cohabitation difficile, aggravée, s'il en était besoin, par la présence d'une

jeune femme professeur de la langue des signes et qui s'emploie à 'ressusciter' Marcel contre toute espérance. Et pourtant... la mère reçoit la plaque d'identité du disparu et l'annonce de sa mort. L'infirme semble retrouver ses facultés, se remet précautionneusement à la musique instrumentale, mais une circonstance imprévue le conduit à rechuter irrémédiablement.

On aura compris que le *happy end* n'est qu'un artifice appuyé, non dépourvu d'humour. Nulle place pour une émotion de circonstance. Le détachement de l'auteur et le talent des principaux protagonistes font le reste.

Jacques Agulhon

Emmanuel Courcol est surtout connu comme acteur (*Toutes nos envies*, *Welcome*, *Mademoiselle...*) et scénariste (*Tête baissée*, *Welcome*, *Mademoiselle...*). *Cessez-le-feu* est son premier long-métrage en tant que réalisateur.

Céline Sallette, Romain Duris dans *Cessez-le-feu*



A voir en ce moment

Deux fillettes et une vieille dame

En même temps que ce numéro de *Vu de Pro-Fil* sortiront sur les écrans ces trois films (dont deux vus à Cannes) qui valent la peine d'être signalés.



Noée Abita dans *Ava*

Ava

France, de Léa Mysius, sortie le 21 juin.

A la Semaine de la Critique, *Ava*, le film de la co-scénariste de Desplechin pour *Les fantômes d'Ismaël*, raconte l'été initiatique d'une fille de 13 ans. Alors qu'elle passe ses vacances avec une mère envahissante, superficielle et sans tendresse, elle apprend qu'elle va perdre la vue du fait d'une maladie rare. Après avoir volé le chien noir d'un jeune gitan en cavale, elle va vivre avec lui une passion tourmentée et courte. Baignée dans la mer et le soleil, la mise en scène sensuelle de ce film acide et pulpeux exalte l'urgence du désir et de la sexualité à la fin de l'enfance, et souligne les conduites d'affranchissement brutal et pulsionnel des adolescents rejetant la tutelle indifférente ou hostile des adultes. Ils sont précipités dans une aventure ludique - fugue, déguisements, et simulacres menaçants - qu'ils savent sans lendemain, mais qu'ils poursuivront follement jusqu'à son terme.

Malgré les qualités du film, on peut penser qu'il n'était pas nécessaire de recourir à la perspective de cécité pour déclencher cette aventure.

Mireille Zucker

The Last Girl – Celle qui a tous les dons

Royaume-Uni et Etats-Unis, de Colm McCarthy, sortie le 28 juin.

Ce film apporte du sang neuf (si l'on ose dire) au genre 'zombies' : il arrive à marier attendrissement et horreur. En est responsable essentiellement la scène d'ouverture : Mélanie, une gamine d'une douzaine d'années emprisonnée, est enchaînée à une chaise roulante dans une pièce sans fenêtre, et gardée par des soldats armés jusqu'aux dents. Qui ne serait apitoyé devant une situation aussi misérable ? On découvre que Mélanie n'est pas la seule dans son cas. Chaque matin, les gardiens roulent les fauteuils d'une vingtaine d'enfants du même âge jusqu'à la salle



Sennia Nanua dans *The last Girl – Celle qui a tous les dons*

de classe qui les accueille... mais prennent garde de ne pas se tenir à proximité de leurs dents.

Le trouble qui saisit le spectateur provient du contraste entre l'apparente innocence d'une enfant exceptionnellement intelligente, et la menace terrible qu'elle fait peser sur notre espèce. Qu'est-ce qu'un être humain, et com-

ment peut-il perdre son humanité ? Un film impressionnant par ses images apocalyptiques, la confusion des sentiments, et la trajectoire tranquille et lumineuse de Mélanie déterminée dans ses choix.

Nicole Vercueil

Visages Villages

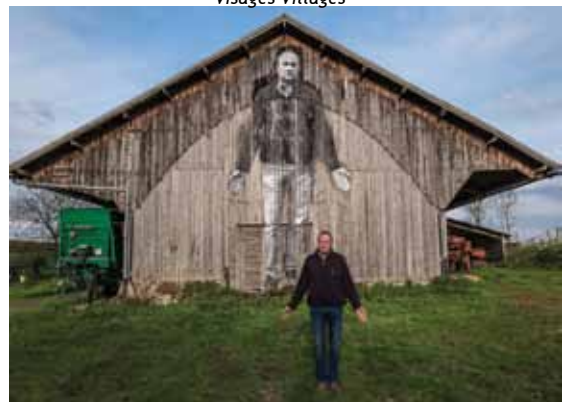
France, d'Agnès Varda et JR, sortie le 28 juin.

L'Œil d'or du meilleur documentaire a été attribué par la présidente de ce jury, Sandrine Bonnaire, à Agnès Varda et JR pour *Visages Villages* présenté hors compétition. A 89 ans, la réalisatrice emblématique de la Nouvelle Vague et le célèbre photographe muraliste en plein air, son cadet de plus de 50 ans, portent la complicité artistique à son zénith en imaginant une chaleureuse et poétique balade rurale dans le camion photographique de JR. Au plus près des vies authentiques des gens les plus simples de modestes villages, ils en magnifient la noblesse par les photos géantes qu'ils collent sur leur demeure. Procédant par rebondissements géographiques et sentimentaux, le film avance avec fluidité au gré des souvenirs d'Agnès Varda, qu'elle se rende sur la tombe du photographe Cartier-Bresson ou aille frapper en Suisse à la porte de son frère d'armes, Jean-Luc Godard.

Questionnement sur les images, comme sur les lieux et les dispositifs pour les exposer et les partager, le film raconte aussi l'histoire d'une belle amitié.

Jean-Michel Zucker

Visages Villages



Cinéma du Réel 2017

Centre Pompidou Paris
24 mars-2 avril 2017

Placée sous le signe de Jean Rouch, dont on commémore cette année le centenaire de la naissance, cette 39^{ème} édition du prestigieux festival international de films documentaires a approfondi les relations entre cinéma et anthropologie et recueilli les suffrages d'un public nombreux, avide de comprendre le monde dans lequel nous vivons. Parmi les onze films de la compétition internationale, le Congolais Dieudo Hamadi s'est vu attribuer le Grand prix pour *Maman Colonelle*, portrait d'une mère courage qui se bat au Bukavu contre les violences sexuelles et pour la protection de l'enfance. Avec *Martirio*, Vincent Carelli revient filmer au Brésil la lutte des Guarani pour la restitution de leurs terres tandis qu'avec *We the Workers* Wenhui Huang décrit la lutte périlleuse d'un groupe d'activistes et de juristes en faveur des droits des ouvriers. Dans la sélection française, *Derniers jours à Shibati* de Hendrick Dusollier, merveilleuse amitié entre le cinéaste, un enfant et une vieille dame dans un vieux quartier en démolition de Chongqing, l'a emporté sur les non moins remarquables *Hamlet en Palestine* de Nicolas Klotz & Thomas Ostermeier et *Retour à Forbach* de Régis Sauder qui poursuit une brillante carrière en salle.

Jean-Michel Zucker



Un festival d'art contemporain

Festival d'Oberhausen, 11-16 mai 2017

Le festival d'Oberhausen en Allemagne, dont la 63^e édition s'est tenue en mai dernier, se distingue dans l'univers des festivals de courts métrages par sa volonté parfaitement assumée d'être subversif et radical. C'est plutôt une biennale d'arts visuels expérimentaux qu'un festival de films au sens habituel du terme.

Dans ce contexte, où les œuvres présentées ont plus à voir avec la notion d'œuvre d'art contemporain qu'avec celle de films à proprement parler, un jury œcuménique a toute sa raison d'être. Sa mission est aussi de critiquer la prétention de certaines œuvres et récompenser des réalisateurs plus ouverts à l'universalité ou à l'engagement. C'est ainsi que le jury œcuménique a récompensé Philippa Ndisi-Herrmann pour son film *Seeds*, un récit poétique considérant chaque vie comme étant à chaque fois une nouvelle création du monde, ainsi que Katie Davies pour *The Separate System*, fruit d'un atelier d'écriture à la prison de Liverpool.

Roland Kauffmann



Voir les pages des différents festivals sur notre site

Les autres prix

31^e FIF de Fribourg, 31 mars-8 avril 2017

Le Prix du jury œcuménique est décerné au film *White Sun* (Seta Surya) de Deepak Rauniyar (Népal/USA/Qatar/Pays-Bas, 2016)

Visions du réel Nyon, 21-29 avril 2017

Le Prix du jury interreligieux est attribué au film *Los ojos de la mar* (Les yeux de la mer) de José Álvarez (Mexique, 2017).

Une Mention spéciale est attribuée à *No Place for Tears* (Pas de place pour les pleurs) de Reyhan Tuvi (Turquie, 2017).

Cannes 2017 17-28 mai

La Palme d'or va à *The Square* de Ruben Östlund, le Prix du jury œcuménique à *Vers la lumière (Hikari)* de Naomi Kawase



Le rideau tombe, les prix sont attribués, chacun rentre chez soi et essaie de retrouver ses esprits après ce temps de visionnage frénétique et d'échanges multiples et stimulants. Le jury œcuménique fait partie des 'jurys parallèles' avec celui de la FIPRESCI entre autres. A Cannes il est accompagné d'une part d'un stand dans le Marché du film, lieu de rencontres, de réceptions et de différentes activités ; d'une messe et d'un

culte le dimanche et d'une célébration œcuménique en milieu de semaine, et d'un pool de rédacteurs qui écrivent des billets

d'humeur pour le site du jury œcuménique auquel participent plusieurs Profiliens. La grande majorité des films du festival est ainsi 'couverte', ce qui constitue un exercice périlleux car il faut écrire 'à chaud' : pas le temps de réfléchir ou de faire des recherches.

Mais aussi

Par ailleurs, on essaie de trouver des 'extras'. Pour ma part j'ai pu cette année assister à une table ronde organisée par le CNC sur les effets spéciaux numériques, et j'ai eu l'opportunité d'interviewer quatre stars du cinéma allemand, présentées à Cannes par la ministre de la culture allemande à travers un événement intitulé *Face to Face with German Films* (les Allemands aiment se présenter en anglais, ça fait plus sérieux paraît-il). Les comptes-rendus sont ou seront sur notre site.

En gros : on n'a pas le temps de souffler.

Waltraud Verlaquet



Face to Face with German Films : Ronald Zehrfeld, Louis Hofmann, Monika Grütters (ministre de la culture de l'Allemagne), Volker Bruch, Alexander Fehling



Sur la page Cannes de notre site, trouvez tous les articles, toutes les émissions concernant les films de ce festival

Cannes sur Fréquence protestante

Pendant le Festival de Cannes, Fréquence protestante a diffusé chaque jour une émission en direct que j'ai eu la charge d'animer. Au cours de huit émissions j'ai commenté 16 films, essentiellement de la compétition officielle. Si l'on devait faire le bilan de cette 70^{ème} édition du festival je dirais qu'il est assez mitigé. En ce qui concerne les côtés positifs il faut noter la présence de nombreuses réalisatrices, spécialement dans la sélection Un certain regard. De plus, le comité de sélection a retenu des films venant de tous les continents et assez variés dans leur genre. Toutefois la qualité des films

présentés, à quelques exceptions près, était dans l'ensemble assez décevante.

La Palme

La Palme d'or a été attribuée au film *The Square* du Suédois Ruben Östlund. Lorsque je l'ai vu j'étais tellement perplexe à la fin de la projection que je ne l'ai pas présenté dans mes émissions, ne voulant pas en faire un commentaire à chaud. D'abord je l'ai trouvé trop long avec une bonne heure de trop. Ensuite la situation de ce directeur de musée est assez paradoxale. D'abord

¹ V. aussi le billet de Jacques Champeaux sur le site

parce qu'il veut établir une performance avec un carré illuminé dans lequel il est dit que les hommes sont égaux et fraternels. Or la vie de ce directeur est en contradiction avec ce qu'il prône. Certes il y a des réflexions intéressantes sur l'art contemporain, mais le film porte surtout sur sa vie privée qui a des côtés drôles mais qui n'en fait pas un grand film.

Les autres prix

En revanche j'ai eu l'occasion de commenter tous les autres films primés en particulier celui de Naomi Kawase, *Hikari (Vers la lumière)* qui a obtenu le Prix

Parmi les festivals

du jury œcuménique. Superbe film, émouvant et d'une beauté qu'elle sait si bien donner aux êtres et à la nature. « Voir un film c'est une immersion dans un monde plus grand » nous dit-elle. C'est particulièrement vrai pour ses réalisations.

Un autre film a également attiré mon attention, qui a eu le Grand Prix : *120 battements par minute*, du Français Robin Campillo. C'est un film qui porte sur les luttes menées par *Act Up* dans les années 90. Film important du point de vue de l'Histoire pour que ce passé de luttes et de souffrances ne tombe pas dans l'oubli, alors qu'aujourd'hui encore les homosexuels sont menacés de mort dans certains pays de l'Est.

J'ai spécialement retenu deux très bons films de la sélection Un certain regard, de deux réalisatrices. *Jeune femme* de Léonor Serraille dont c'est le premier film. Une jeune femme réagit avec une vitalité, un courage, une énergie stimulante aux malheurs de la vie qui la frappe. Film dynamique, bien fait et qui fait du bien. Il a obtenu la Caméra d'or. Le second film est celui de la Tunisienne Kaouther Ben Hania, *La belle et la meute*, sur un fait réel : le viol par quatre policiers d'une jeune femme, après l'arrivée d'Ennahda au pouvoir. Film poignant et très fort.

Marie-Jeanne Campana

Justification du jury œcuménique

Une jeune femme, Misako, rend les films accessibles aux aveugles grâce à l'audiodescription. Ce film de grande qualité artistique nous invite par sa poésie à regarder et écouter plus attentivement le monde qui nous entoure. Il nous encourage au dialogue et à l'accueil de l'autre.

Hikari nous parle de responsabilité, de résilience, d'espoir, de la possibilité, même pour ceux qui sont dans l'obscurité, d'apercevoir la lumière.

Le film sort en salle le 20 septembre.

Naomi Kawase et Masatoshi Nagase (l'acteur principal) lors de la remise du prix du Jury œcuménique



A la Semaine de la Critique

A l'image du festival 2017, la sélection de cette Semaine de la Critique comportait des films sombres (*La familia*, *Sicilian Ghost Story*, *Tehran Taboo*) ou désabusés (*Petit paysan*, *Los perros*, *Une vie violente*) mais ce sera sur ceux qui offraient une lecture moins crispée de notre monde que nous nous arrêterons ici. Il en faut aussi ! (*Ava* est présenté ailleurs dans ce numéro)

Makala, documentaire d'E. Gras, a obtenu le Prix de la Semaine. Il suit dans son labeur un charbonnier congolais : abattage d'un gros arbre de la savane, confection du charbon, chargement des énormes sacs sur un vélo à pousser pendant deux jours, dangers de la route, jusqu'à la ville où la vente sera décevante : personne n'a d'argent. On reste pantois devant la force têtue de cet homme qui n'a pas d'alternative - il doit le faire...

Toujours l'Afrique, et autre quasi-documentaire : **Gabriel et la montagne** de F. G. Barbosa recrée le (réel) périple d'un étudiant brésilien qui termine entre Kenya et Malawi son tour du monde chez les pauvres, avant le confort d'un campus nord-américain. Personnalité attachante, Gabriel (très bien rendu par J. P. Zappa) parvient à rester proche de ses interlocuteurs locaux dont il partage, brièvement, les conditions de vie. Proximité avec ces existences, beauté des paysages, ton de sincérité, font le prix de ce tableau d'une Afrique enfin sans bruit ni fureur.

Oh Lucy ! est un amusant conte japonais d'A. Hirayanagi qui fait débarquer son héroïne aux Etats-Unis, déboussolée par les façons d'être si différentes des Californiens. Plus que

la perruque blonde dont elle est affublée, c'est le *hugging*, l'embrassade réconfortante, qui porte le drapeau de sa révolution culturelle. Un regard malicieux sur les travers des deux sociétés en cause.

Enfin **Brigsby Bear** (D. McCary) utilise un scénario astucieux pour se moquer gentiment du mode de vie étatsunien. James, que l'on découvre à 25 ans dans le bunker survivaliste où il vit depuis toujours avec ses parents, n'avait comme fenêtre sur le monde qu'une émission télévisée, 'les aventures de l'ours Brigsby'... Sans divulguer le secret du film, sachez que l'on passera du *Truman Show* à *Soyez sympa : rembobinez*, et que nous ne verrons pas l'ombre d'un méchant.

Jacques Vercueil

Makala



Mise à mort du cerf sacré

(*The Killing of a Sacred Deer*) de Yórgos Lánthimos avec Nicole Kidman, Colin Farrell

Steven, chirurgien brillant, et Anna, ophtalmologue, ont deux enfants : Kim, 14 ans et Bob, 12 ans. Steven prend sous son aile Martin, un jeune garçon qui a perdu son père. Mais ce dernier s'immisce progressivement au sein de la famille et devient de plus en plus menaçant, jusqu'à conduire Steven à un impensable sacrifice.

Ce film a reçu le prix du scénario à Cannes (ex æquo avec *You Were Never Really Here* de Lynne Ramsay). Il sort en salle le 1^{er} novembre 2017.

CHAMP

Mise en thriller d'un mythe antique

Un chirurgien, père de famille apparemment sans histoires, fréquente, secrètement d'abord, un adolescent un peu étrange. Qui est-il ? L'hypothèse qu'il soit un fils illégitime est

écartée quand il l'introduit dans sa famille, mais le malaise va croissant.

Yorgos Lanthimos est un cinéaste qui aime le bizarre. Il signe ici un film que j'ai trouvé très réussi, mais qui met mal à l'aise, et il est conçu pour cela. Peut-

on rêver adolescent plus poli, plus attentionné que ce Martin ? Pourtant le spectateur est immédiatement saisi d'une angoisse diffuse devant ce garçon à la voix douce mais au regard fixe. Une musique inquiétante, des couloirs étouffants, des prises de vue en plongée, ce sont des procédés bien connus mais ils sont efficaces et ils augmentent le malaise du spectateur alors même qu'aucune menace

réelle n'apparaît pendant la première heure. Puis le climat s'alourdit ; un mal incompréhensible frappe les deux enfants et le père se trouve acculé à un choix impossible, tel un Agamemnon moderne devant sacrifier Iphigénie, ce que rappelle le titre. Sous la pression qui monte, chaque membre de la famille va montrer alternativement altruisme et égoïsme.

Yorgos Lanthimos réalise ici un thriller parfois mêlé d'humour et remarquablement maîtrisé, à l'exception peut-être de la fin qui vire au cauchemar. Le fantastique est suffisamment tenu pour qu'on hésite jusqu'au bout entre une explication psychosomatique et l'intervention d'une puissance démoniaque. C'est une intéressante relecture d'un vieux mythe à travers un film de genre. Mais on peut ne pas aimer le genre...

Jacques Champeaux



Nicole Kidman et Colin Farrell dans *Mise à mort du cerf sacré*

Mythologie de pacotille

Au début on est intrigué, on se demande ce qui se passe. Un chirurgien qui prend sous ses ailes un orphelin, c'est sympa, mais ça semble quand même bizarre. Puis on pressent rapidement que le jeune garçon est maléfique. C'est quand il révèle ses pouvoirs parapsychologiques que tout bascule.

Je trouve que trop de films sont trop complaisants avec ces phénomènes très à la mode.

Dans la tragédie grecque ce sont les dieux qui envoient des punitions aux humains pour leurs fautes. Ici c'est la parapsychologie - nouvelle divinité de nos sociétés abusées, mais apparemment toujours prisonnières de l'idée qu'il faut expier ses fautes par des sacrifices - et celui de son propre enfant constitue le sacrifice par excellence.

Cela n'aurait-il pas été plus simple que le père se tue lui-même ? C'est lui qui avait commis la faute. Pourquoi sont-

ce toujours les enfants qui doivent trinquer ?

En bref, tout m'a agacée ici. Pourtant j'adore la tragédie grecque - ou peut-être justement pour ça. Habiller une simple histoire de vengeance d'oripeaux mythologiques en l'adaptant à l'air du temps, c'est céder à toutes les facilités sans apporter quelque chose.

Waltraud Verlaquet

CONTRE

CHAMP

Il y a 500 ans, Martin Luther clouait ses thèses sur la porte de l'église de Wittenberg. Pro-Fil se devait de réfléchir à la répercussion de cet acte. Notre dossier essaie d'en décliner quelques aspects, depuis une analyse très fouillée du changement d'attitude face aux images, en passant par quelques représentations du protestantisme au cinéma jusqu'à une interrogation des principes mêmes de la Réforme pour mieux comprendre la nécessité de fréquenter le cinéma dans nos Eglises.

L'image, un interdit ?

La Réforme et l'iconographie, du refus de l'adoration à la considération de la représentation

Doit-on convenir de l'idée selon laquelle les réformateurs auraient interdit l'image de manière aussi catégorique qu'unanime ? Pour tenace qu'elle soit jusque dans les rangs protestants, cette affirmation n'en reste pas moins gratuite et fondamentalement fausse. Amateurs d'images, les réformateurs en ont traqué le piège en combattant le risque d'idolâtrie sans cependant renoncer pour certains à leur usage polémiste et leur haute valeur propagandiste. La nuance s'impose donc à plus d'un titre.

Caricaturé et caricaturiste, à la fois controversiste virulent à l'encontre de la papauté et fin stratège, Luther a su user plus que les autres de l'iconographie pour promouvoir et défendre, avec l'aide de Lucas Cranach, les idées de la Réforme. L'image, qui accompagne la naissance de la Réformation, en jalonne presque toute l'histoire. L'homme aux cinq cents portraits a mené une partie de son combat réformateur à l'appui de l'image, en prenant soin d'en éclaircir le statut et d'établir les conditions de sa légitimité. Mais direz-vous, son usage n'est-il pas une entorse à la critique réformatrice de l'idole ? Luther serait-il à part ? Comment expliquer son recours massif à l'iconographie ? Quelle est sa position en la matière ? Et en quoi sa conception de l'image peut-elle être tenue pour singulière ? L'image serait ainsi compatible avec la Réforme ?

Le rapport défiant des réformateurs vis-à-vis de l'image a fait oublier son importance dans l'histoire de la Réforme. Sa critique acerbe a eu pour effet d'en amoindrir la portée et le rôle pourtant central qu'elle occupa en particulier chez Luther et dans les premières décennies de la Réformation. Si la Réforme a détruit beaucoup d'images, elle en a aussi produit un grand nombre, et cela de manière caractéristique et inégalée dans l'espace germanique.

Entre adoration et refus

Pourtant dans le camp réformateur la condamnation semble *a priori* unanime : traités, confessions de foi, ouvrages de controverse, catéchismes et prédications du temps récusent sans détour l'image. L'iconoclasme typiquement protestant - qui désigne la proscription et la destruction des icônes, en particulier la violence qui procède d'une opposition à l'adoration et au culte des images saintes - est là pour témoigner, s'il le fallait, de cette haine de l'image religieuse parmi les partisans de ce que l'on appelle alors les idées nouvelles.

Pour comprendre le rapport des réformateurs à l'image - et en particulier celui du théologien de Wittenberg - il importe

d'évaluer le statut de l'image à l'aube de la Réforme. J. Cottin a relevé la complexité de l'image qui, au Moyen Âge, passe pour davantage qu'une simple figuration de la réalité et dont la vénération se traduit progressivement en adoration. La religiosité populaire et la mystique, qui se fondent alors toujours davantage sur la vue, en font à cette période une chose sacrée au point de la considérer comme une voie d'accès à Dieu et, ce faisant, au salut. L'Eglise du temps laisse accroire que l'image se trouve dépositaire d'une présence vivante du divin, et celle-ci en vient à menacer de supplanter les Écritures. La valeur méditative croise la ferveur dévotionnelle jusqu'à faire de l'image religieuse un double visuel de la liturgie eucharistique.

Face à ces pratiques, tenues pour funestes dérives, la Réforme en appela à rompre avec l'image en tant qu'objet de dévotion sans néanmoins refuser l'objet d'art. Là est la nuance. Le geste réformateur consista à désacraliser l'image, non à l'interdire en tout point. Un à un, les théologiens se prononcent. A Zurich, Zwingli s'affiche défiant. Si le réformateur de Suisse alémanique distingue volontiers l'image symbolique de l'image historique, il la rejette du temple (qu'il s'agisse de tableaux, de sculptures, de crucifix ou de fresques) par crainte de l'idolâtrie et de son effet paganisant. Il l'exclut des églises dans la mesure où elle se trouve le possible support d'une adoration pernicieuse qui attenterait à la gloire de Dieu. Les images sont pour lui une paresse théologique et une perversion qui détournent le croyant de la divinité et dont le danger est de voir disparaître derrière l'image le message de l'Évangile, ravi, captif ou gauchi par l'illustration. Dans sa *Brève instruction chrétienne* (1523), Zwingli affirme que

« les images ne peuvent nous amener qu'à des apparences d'œuvres et ne peuvent rendre un cœur croyant ».

Et le réformateur de conclure que [la foi]

« nous ne pouvons l'apprendre d'images peintes sur un mur mais de la seule grâce de Dieu qui nous attire à lui au moyen de la parole ».

(suite p.10)

Deutung der grewlichen Figurn Bapstfels/zu Rom funden.



Durch Herrn Philippum
Melanthon.

Lithographie anonyme du XVI^e s. : le Pape comme âne

(suite de p.9)

En 1530, la confession de foi qu'il établit est sans équivoque : Zwingli tient les images pour « totalement incompatibles avec la Parole de Dieu ». La formule cependant ne doit pas tromper : bannies de l'Église, les images hors culte sont à considérer, à l'instar de la peinture et de la sculpture, comme des « dons de Dieu » (*Fidei ratio*). De même, Calvin s'est montré opposé à l'idole sans être réfractaire à l'image profane, pourvu qu'elle demeure éloignée du culte et distante de la vie spirituelle. Le réformateur de Genève défend que seules

« la prédication de la Parole et les sacrements sont les vives images et [qu'il] n'y en a point d'autres convenables aux temples des chrétiens » (*Institution de la religion chrétienne* I, XI, 13).

Comme Zwingli, Calvin comprend l'interdiction du Décalogue (« Tu ne te feras point d'images taillées, ni de représentation quelconque ») comme l'interdiction de toute image dans le domaine religieux, en particulier liturgique et cultuel, l'Écriture seule menant à Dieu. La différence d'avec Luther porte d'une part sur la considération de l'image religieuse (légitime chez le moine de Wittenberg ; inadmissible pour les réformateurs suisses, qui n'acceptent que l'image à motif historique), et d'autre part sur l'usage de l'image dans le temple (exclu pour la mouvance réformée, mais accepté et valorisé par la mouvance luthérienne).

Pour une pédagogie de l'image

Pour le dire avec J. Cottin, l'image en vient chez Luther à s'inscrire à l'intérieur d'une théologie de la Parole : prudent à l'égard de l'image liturgique, indifférent en matière esthétique, Luther se montre sensible au langage de l'image et au moyen de communication qu'elle représente. Ce qui ne l'empêche pas d'entretenir un rapport très critique à l'image : il récuse toute adoration propice à une théologie des mérites et des œuvres, et leur conteste un quelconque statut de révélation dont les Écritures seules bénéficient. Mais tandis qu'il commence par appeler à les abolir dès lors qu'elles prêtent à l'idée de l'accomplissement d'une bonne œuvre, il en vient à considérer l'intérêt des représentations en matière de spiritualité. Se prononçant d'abord sur la neutralité des images qu'il tient pour des *adiaphora* (autrement dit pour des choses indifférentes à la foi, ni bonnes ni mauvaises, ni requises ni interdites), Luther finit par les penser utiles « pour voir, pour témoigner, pour se

souvenir, pour signifier » (*Préface sur la Passion*, 1522). Chez Luther, l'image est affaire d'usage adéquat.

Pour Luther, l'interdit scripturaire ne proscriit pas l'image mais vise l'idole. L'image garde tout son attrait dès lors qu'elle renonce à prétendre incarner une réalité sacrée, et qu'elle engage à penser ce qui est représenté : Luther prend l'exemple du crucifix qu'aucun croyant sensé ne peut tenir déceimment pour être Christ, mais que chacun peut prendre « seulement pour un signe, grâce auquel il pense au Seigneur ». Le réformateur promeut la valeur didactique de l'image. Placée au service de la Parole et dégagée de tout substantialisme, l'image est légitime pourvu qu'elle ne cherche pas à révéler Dieu mais simplement à le dire et à le comprendre. Cottin a parfaitement souligné l'originalité de la position luthérienne fondée sur une théologie fondamentalement anthropologique du moine de Wittenberg, qui postule que l'homme ne peut appréhender Dieu sans se le représenter (« Les choses spirituelles, on ne peut pas les comprendre sans images », *Prédication* 1538).

Luther a participé à la réforme de l'image dans la mesure où il a contribué à la soustraire de toute forme de vénération, à la dissocier de l'idée de révélation, de présence réelle et de vérité - en la faisant passer de la figuration et de la sacralité à un outil pédagogique et mémoriel. Cette servilité de l'image, que Luther ne conçoit qu'annexée à la théologie, a été la condition de son usage parmi les luthériens. Il reste que Luther fut le seul à l'utiliser et à y recourir avec autant de force - et surtout à la faire entrer dans les bâtiments culturels d'où les autres réformateurs la bannirent.

Chrystel Bernat

Professeur de théologie à l'Institut Protestant de Théologie

« En ce qui concerne les images, le cas est le même [que pour les usages alimentaires] : elles ne sont pas nécessaires, mais nous sommes libres d'en avoir ou de ne pas en avoir ; quoiqu'il serait préférable que nous n'eussions pas lesdites images, à cause de l'abus funeste et maudit, et de l'impiété auxquelles elles donnent lieu. [...] Mais [...] Mon cher ami, ne place pas ton jugement personnel au-dessus de la haute majesté divine. Si Dieu avait voulu faire de cela un commandement ou une interdiction, il eût bien pu le faire. Mais puisqu'il a laissé la chose libre, pourquoi as-tu l'audace d'en faire un commandement ou une interdiction, contre la liberté de Dieu ? Oui, mais disent les iconoclastes, il est écrit dans le second livre de Moïse "Tu ne te feras point d'image taillée ni de représentation quelconque des choses qui sont dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre". Voyez, disent-ils, ce sont là des paroles claires et lumineuses, par lesquelles les images sont interdites [...], mais ils ne pourront avoir prise sur nous avec ce texte. Car si nous considérons le premier commandement [Tu n'auras pas d'autres Dieux devant ma face] et l'esprit général dudit texte, ce que veut dire Moïse, c'est que nous devons adorer uniquement un seul Dieu, et aucune image ; ainsi que le dit clairement le verset qui suit aussitôt après : "Tu ne les adoreras point et tu ne les serviras point". C'est pourquoi, on doit dire aux iconoclastes : "Ce qui est interdit ici, c'est l'adoration des images, et non leur fabrication" [...]. Nous devons donc reconnaître et conclure que nous pouvons faire et avoir des images, mais que nous ne devons pas les adorer. » (Troisième sermon de l'*Invocavit*, 11 mars 1522)

Le protestantisme, grand absent du cinéma

Au moment de la célébration de l'affichage des quatre-vingt-quinze thèses de Martin Luther en cette année 2017, nombre de manifestations auront été organisées. Parmi celles-ci, quelques projections-débats de films sur le protestantisme ou la Réforme, avec une omniprésence du *Luther* d'Éric Till sorti en 2003.

Sans revenir sur les qualités et défauts de ce film, force est de constater l'absence quasi totale du protestantisme dans le cinéma et a fortiori celle de la Réforme protestante en tant qu'événement historique. Si l'on interroge en effet les protestants ou les cinéphiles sur le protestantisme au cinéma, *Le Festin de Babette* de Gabriel Axel (1987) ou *La Colline aux mille enfants* de Jean-Louis Lorenzi (1994) sont systématiquement évoqués².

C'est le plus souvent par ellipse que le protestantisme est montré. Si cela peut encore se comprendre pour le cinéma français dans son contexte catholique, le fait est plus étonnant pour le reste de l'Europe. Même en Allemagne, dans les pays scandinaves ou aux Pays-Bas, le protestantisme n'est, semble-t-il, pas un sujet de cinéma. Et s'il l'est, ce n'est jamais comme marqueur du bouleversement spirituel, éthique, politique et philosophique qui a fait entrer l'Europe du XVI^e siècle dans la modernité. Lorsque cette époque est évoquée, c'est sous l'angle de la violence comme dans *La reine Margot* (Patrice Chéreau, 1994) ou de l'intransigeance illuminée du *Luther* d'Éric Till, mais jamais comme un élément positif de notre histoire européenne.

Le défi de montrer ce qui relève de l'éthique...

Il faut concéder que les positions théologiques des principaux réformateurs concernant le sacerdoce universel, le refus d'une médiation entre l'homme et la transcendance par le biais d'une institution ecclésiale dépositaire de l'autorité religieuse et morale, n'aident pas à rendre le protestantisme cinématographique.

Le protestantisme est avant tout une anthropologie, c'est-à-dire un état d'esprit, une disposition intérieure, une représentation du monde. Et si le cinéma est l'art selon Godard de « rendre visible l'invisible », rien n'est sans doute plus difficile à montrer au cinéma que l'invisible protestant.

Bien des réalisateurs y parviennent lorsque l'invisible est un mouvement de l'âme (*Thérèse*, Alain Cavalier, 1986) ou conduit au martyre (*Des hommes et*

Le protestantisme, pour une fois qu'il se montre explicitement, doit forcément mettre en scène sa propre critique.

Voilà un protestant au XVI^e siècle dans les Cévennes, là encore sans y insister mais par la ferme détermination à faire

respecter son droit et à mener la révolte. Le protestantisme de Michael Kohlhaas s'affirme simplement par sa

lecture de la Bible, son refus de tout ritualisme et d'obéissance, même à l'appel des cloches. Pourtant sa route va croiser celle d'un pasteur en chemin pour une haute mission dont on ne saura rien. S'il s'agit de Luther dans l'œuvre originale d'Heinrich von Kleist publiée en 1808, la transposition dans le contexte cévenol oblige à le rendre anonyme, mais la protestante Marguerite de Navarre, sœur du roi François I^{er}, y apparaît en reflet inverse de la reine Margot, toute en sobriété et en culture.

L'échange entre le pasteur et Michael Kohlhaas est central dans l'intrigue et pourtant il ne changera rien à la détermination du héros qui ne sera même pas béni

par le pasteur. Comme si justement le protestantisme, pour une fois qu'il se montre explicitement, devait forcément mettre en scène sa propre critique.

N'est-ce pas là d'ailleurs le signe du protestantisme ?

Roland Kauffmann



Roxane Duran en Marguerite de Navarre dans *Michael Kohlhaas*

des dieux, Xavier Beauvois, 2010) mais le protestantisme s'incarne bien plus dans l'éthique de la fraternité active (*Moi, Daniel Blake*, Ken Loach, 2016) que dans l'affirmation identitaire. C'est sans doute cette dissolution volontaire dans la société qui marque le plus le protestantisme.

Marguerite de Navarre vs la reine Margot

Cette volonté d'être « sel de la terre » rend le protestantisme invisible, mais donne pourtant toute sa saveur au *Michael Kohlhaas* d'Arnaud des Pallières (2013).

¹ Une paroisse alsacienne a courageusement osé *Bad Lieutenant* d'Abel Ferrara (1992)

² A l'exemple de la grande enquête menée par l'Église protestante réformée d'Alsace et de Lorraine auprès de ses paroisses en 2015 dans la perspective de la publication de son livre blanc sur la Grâce.

Un homme s'interroge

« ... nous reconnaissons les limites de l'homme » mais aussi « l'actualité du message. » (Marc Lienhard)

Sur le site de Pro-Fil, Marc Lienhard avait publié une brillante analyse du film *Luther* d'Eric Till, lors de sa sortie en salles. Mon objectif est plus modeste : tout en replaçant le récit dans son contexte historique, faire référence à quelques scènes du film pour analyser les clefs données par le réalisateur.

Le titre du film indique que le sujet en est l'homme, mais la signature de Luther, s'inscrivant en autographe sur ce nom dans le générique de début, précise un autre intérêt : son message. Quelques épisodes de sa vie sont montrés dans des scènes qui révèlent l'évolution de l'attitude et surtout des sentiments du personnage : angoisse, doute, confiance.

La passion qui domine dès l'ouverture, c'est la peur. L'orage gronde déjà pendant le générique du début, annonçant les circonstances du vœu de Luther au cours de la première scène, mais aussi symbolisant la bourrasque que va provoquer sa *Dispute sur la puissance des indulgences*. Sous les zébrures des éclairs et derrière le rideau de pluie,

demande son juge ; « J'ai besoin de temps pour réfléchir et répondre de manière satisfaisante ». Pendant la nuit, il est « tremblant comme une bête face au boucher ». Au matin, le scénario reflète sa confiance dans la Grâce : « Je suis à Toi. Sauve-moi ! ». Et, au moment de l'enlèvement, il est décrit serein : « Je suis Luther », déclare-t-il à ses ravisseurs qu'il croit hostiles.

De la frayeur à la certitude

Le doute du moine s'exprime quand il gravit la Scala Santa. Il verse son écot en bas, prie sur les premières marches puis regarde autour de lui : tous ses compagnons sont des miséreux. Luther se concentre sur sa prière mais, parvenu au sommet, se laisse envahir par la colère devant la vente des amulettes

qui accueille le pèlerin au terme de son recueillement, puis devant la vue, tout en bas, du commerce qui exploite la crainte de l'enfer. Il froisse son certificat et le jette à ses pieds. Ce doute se déclare à haute voix au passage de Tetzl, à Winterberg, qui assure aux fidèles contre espèces sonnantes et trébuchantes : « Votre passeport pour le Paradis ! — Ce n'est que du papier, Anna » rétorque Luther à la

Une référence feutrée du réalisateur à Caïn et Abel ? Le scénario comporte deux scènes de cadeaux à Frédéric le Sage, l'un de la part du pape Léon X, l'autre de Luther. Comme celui d'Abel qui offre à Dieu son agneau premier-né, le cadeau agréé par le souverain est celui d'une prééminence : le Nouveau Testament en langue allemande.

Comme un western

De même qu'un *western* retrace un épisode symbolique de la naissance d'une nation, *Luther* s'attache à la naissance de la Réforme. Dans le *western*, la conquête de nouvelles terres est associée aux vicissitudes des convois attaqués en chemin ; dans *Luther*, la construction d'une nouvelle liberté est liée à la douleur de la traversée des frontières imposées à la pensée. Eric Till, qui a beaucoup travaillé aux Etats-Unis, a traité les galops du père de Luther et son escorte comme la chevauchée sauvage de Rooster Cogburn sauvant l'héroïne dans *True Grit* d'Hathaway (USA, 1969), et la cité de Wittenberg est peinte à la manière d'une petite ville de l'Ouest.

En s'arrêtant à la diète d'Augsbourg, le scénario évite d'aborder des points gênants de l'histoire : l'intolérance de Luther vis-à-vis des anabaptistes et, après une attitude favorable à l'égard des Juifs (inhabituelle au Moyen-âge), son revirement en 1542 (il avait alors 59 ans), dont se sont servis certains nazis pendant la Seconde guerre mondiale.

Alors que le ton hagiographique du film prend le pas sur la dimension révolutionnaire du personnage, le message de Luther remettant en cause l'ordre établi moyenâgeux, et sa traduction des Evangiles diffusés grâce aux débuts de l'imprimerie, ont largement contribué à l'entrée dans la modernité.

Nicole Vercueil



Joseph Fiennes dans *Luther*

le piéton est à peine décelable mais sa terreur se manifeste dans ses accents : « Ne me laissez pas mourir ! » et son vœu : « Je me ferai moine ». Cette angoisse va transformer l'existence de Luther : une fois augustin, l'idée de Satan continuera à le bouleverser, éveillant son doute sur la légitimité de la réponse de l'Eglise. Cependant, à Worms où il risque la mort pour hérésie devant Charles Quint et l'Inquisition : « Vous rétractez-vous ? »

jeune femme emplie de l'espoir d'avoir sauvé sa petite fille infirme. Le moine la reconforte : « Ayez confiance en l'amour de Dieu ». Lorsque Luther sort de sa réclusion, le film le montre pénétré d'une autorité et d'une certitude nouvelles, ayant chassé Carlstadt dont il récusait certaines théories, pour faire face seul au peuple révolté de Wittenberg. Avec la même assurance, les princes allemands tiennent tête à Charles Quint, à la diète d'Augsbourg.

Michael Kohlhaas

Michael Kohlhaas d'Arnaud des Pallières (2013)

C'est du choc provoqué quelques années auparavant par la lecture du roman tragique d'Heinrich von Kleist, *Michael Kohlhaas*, qu'est né en 2013 le film éponyme d'Arnaud des Pallières.

Cette œuvre expressionniste et romantique, sous-tendue par un débat moral aux accents dostoïevskiens, tient le spectateur en haleine deux heures durant.

Ecrit dans un sentiment de révolte en 1808, en pleine épopée napoléonienne, ce récit, un des préférés de Kafka, est transposé par le cinéaste en terre protestante des Cévennes dans les premières années de la Réforme et tourné dans les magnifiques paysages des plateaux du Vercors. Un éleveur et marchand de chevaux protestant, pieux et intègre, heureux en amour et dans ses affaires, est victime d'injustice : un petit baron au comportement féodal désuet retient deux de ses bêtes, momentanément mises en gage le temps qu'il trouve l'argent réclamé pour traverser les terres du baron. Lorsqu'il récupère ses chevaux, Kohlhaas constate qu'ils ont été maltraités et réclame ses droits, mais est débouté à l'issue du procès. Sa femme plaide sa cause à la cour et sera assassinée.

Une quête absolue de justice

Michael, enivré d'une quête absolue de justice, lève alors une armée de paysans qui met le pays à feu et à

sang. Autant et même plus que pour se faire justice et venger sa femme, c'est pour le respect d'un principe universel d'équité qu'il défie aveuglément la loi et le pouvoir féodal. Il envoie, réponse disproportionnée et excessive par rapport au dommage, sa troupe de révoltés ravager les propriétés nobiliaires.

Dès lors la princesse Marguerite de Navarre (substitut, dans le film, du prince électeur de Brandebourg, chez Kleist), sœur du roi François 1^{er} et proche des protestants, envoie à Kohlhaas un théologien, Luther et Calvin à la fois, dont il a lu la traduction de la Bible ; celui-ci tente de le rappeler à une humble soumission à Dieu et de le convaincre de déposer les armes pour entreprendre des pourparlers.

A l'issue de cet échange brûlant, un des sommets du film, et bien que troublé par les arguments théologiques de l'homme de foi, Kohlhaas s'obstine, déterminé à poursuivre sa lutte tant que justice ne lui sera pas rendue, et n'obtient pas sa bénédiction. De même que Luther s'est mis au ban de l'Eglise pour la réformer, le héros va se mettre hors la loi pour obtenir justice ;

absurdement administrative, la justice des hommes le condamnera à mort pour sédition et atteinte aux personnes et aux biens, tout en lui apportant la satisfaction dérisoire d'une restitution de ses chevaux remis en état et d'une peine de prison pour le baron.

Apreté des décors et des âmes

Bon époux et bon père, lecteur régulier de la Bible, refusant tout ritualisme, Kohlhaas personnifie jusqu'à la caricature le protestant intransigeant de la tradition. Dans une mise en scène très contrôlée où, selon l'auteur,

« tout a été soustraction pour parvenir à l'épure »

— écriture, décors, couleurs, costumes, bande son — l'interprétation maîtrisée de Mads Mikkelsen, peut-être un peu trop rigide malgré ses doutes et ses failles, est en harmonie avec l'austérité et l'âpreté des paysages : « Un film en pierres sèches » pour le cinéaste.

Jean-Michel Zucker

Mads Mikkelsen et Bruno Ganz dans *Michael Kohlhaas*



Frachon, lanceuse d'alerte

La fille de Brest d'Emmanuelle Bercot, France 2017

Il fallait qu'existe ce film. Il fallait qu'arrive à la connaissance du public une autre vision de ce que les écrans de télévision nous ont offert chaque soir sur la tragique affaire du Mediator.

Ce qu'a voulu la cinéaste Emmanuelle Bercot, c'était nous proposer un autre éclairage sur cette 'série' médiatique, par un regard inversé en passant du petit écran au Grand Ecran. Autrement dit, user des moyens propres à l'art cinématographique : réaliser un vrai long métrage de fiction avec un récit, des dialogues et, surtout, des acteurs professionnels. Son objectif, c'était de mettre en valeur ce que révèle d'humanité profonde cette terrible histoire où se confrontent les souffrances des uns, les indifférences des autres et le cynisme d'autres encore. Et en pleine lumière l'acte prophétique d'une femme : Irène Frachon.

Bercot, passeuse de la réalité à la fiction

Très 'accrochée', dit-elle, aux récits vécus et racontés par Irène, Emmanuelle a donc fait ses choix de mises en scène en toute liberté et fait appel à une autre femme, la comédienne actrice norvégienne Sidse Babbett Knudsen, qui joue étonnamment son rôle de personnage de fiction et met au service d'Irène, avec son accent décalé, sa

beauté, son humour et son dynamisme, et à la fois conviction et humilité. Car c'est bien finalement pour nous raconter l'histoire et le combat du docteur Frachon que ce film existe, et c'est bien le docteur Frachon qui en est le héros ! C'est ça le cinéma, non ?

Sous la fiction... la réalité

Or, voici que l'héroïsme annoncé nous est présenté volontairement sous les traits anonymes d'une... fille ! Une petite bretonne qui, avec ses copines, fait des études de médecine et trouvera sa spécialité dans la pneumologie. Il se trouve qu'une belle occasion nous a permis d'en savoir un peu plus sur Irène et ses antécédents : c'est l'interview qu'elle a accordée à l'hebdomadaire *Réforme*, qui nous apprend qu'elle est de confession protestante et que, petite fille, elle allait dans son église à l'Ecole du Dimanche. Adulte, elle a continué à participer au culte de sa paroisse. On découvre aussi dans cet entretien qu'elle porte toujours à son cou une magnifique croix huguenote, au point que son personnage fictif la lui a empruntée lors du tournage !

C'est donc bien en conformité avec ses convictions de chrétienne qu'elle va mettre toutes ses connaissances et toute son énergie au service de ce qui lui semble normal : l'amour de ses prochains, les malades menacés de mort par les effets du Mediator. Mais elle va beaucoup plus loin : elle incarne le message évangélique en actes, sans ostentation ni mots pieux. Convaincue de la justesse de son combat, elle décide de faire savoir la vérité en publiant les résultats de ses analyses. Sa certitude inébranlable d'être totalement du côté de la justice dresse alors contre elle les puissances scientifiques et commerciales d'une partie du monde médical. Sans jamais céder aux attaques personnelles ni au jugement moral, elle est devenue l'image subversive de la résistance contre l'exploitation et le mensonge. C'est ça l'Evangile, non ?

Dès qu'est né le doute en elle, Hélène a voulu comprendre ce qui se passait dans l'ombre des laboratoires et des officines, questionner, comparer, interroger. Analyser en somme les causes du 'mal'. Aller jusqu'à la racine de ce mal et en mesurer les effets, tant sur le plan scientifique que sur le plan humain... La prise de conscience progressive de ses découvertes l'a conduite à révéler les pratiques et les auteurs de ce drame. Mais il lui a fallu accepter personnellement les conséquences de cette dénonciation sur son existence et son entourage (protestations, ruptures, solitude, etc.).

Cette histoire vraie a-t-elle pour chacun de nous valeur de parabole, d'exemple à méditer ? Sans doute. A condition de se rappeler à la fois que Frachon l'a vécue humblement, dans la modestie de sa vie professionnelle, mais aussi dans le seul souci de faire savoir la Vérité. Analyser et révéler, c'est ça l'esprit protestant, non ?

Jean Domon

Sidse Babbett Knudsen dans *La fille de Brest*



Ecclesia semper reformanda

Une Eglise toujours à réformer

Notre dossier s'est attaché à montrer la présence – malgré une relative absence – de la Réforme dans le cinéma. Et si on retournait la question ? Comment le cinéma peut-il être présent dans la Réforme ?

Si parmi les fameux cinq *solae* de la Réforme¹, les quatre derniers ne posent pas de problème pour notre rapport au cinéma, le premier par contre a constitué un obstacle important pour une prise au sérieux de l'image en tant qu'objet de notre attention. Chrystel Bernat a déjà analysé le rapport des réformateurs à l'image (page 9), bien plus nuancé que ne le voudrait un simple rejet tel qu'il est pratiqué par une partie du protestantisme. J'aimerais aller un peu plus loin et interroger ce principe de *l'Ecriture seule* à la lumière de cet autre, également cher au réformateur, celui d'une Eglise toujours à réformer.

Au début du XVI^e siècle, les fidèles étaient empêchés d'accéder directement au texte biblique. La messe se faisait uniquement en latin et la traduction des textes sacrés en langue vernaculaire était interdite. Luther voulait changer cet état des choses, non seulement en traduisant la Bible en allemand, mais aussi en faisant campagne pour que tous les fidèles apprennent à lire et à écrire pour pouvoir se faire leur propre idée sans passer par un prêtre. Il conseillait d'envoyer les enfants une heure par jour à l'école, car alors le travail des enfants allait de soi et il n'était pas encore question d'une scolarisation à temps complet. C'était là un progrès considérable et depuis, les textes sacrés sont lus et relus, discutés et rediscutés, par les croyants - depuis longtemps évidemment aussi par les fidèles catholiques.

C'est une bonne chose, l'accès au texte reste le fondement de notre foi, et apprendre à le déchiffrer, à savoir le mettre dans son contexte pour en saisir les enjeux, est incontournable pour ne pas faire de contresens. Le travail sur le texte, autre que sacré, est enseigné à l'école, et savoir interpréter correctement une page imprimée fait partie de la formation de base de tout citoyen.

Mais aujourd'hui notre société est baignée d'images. Or, nos formations, tant laïques qu'à l'intérieur de nos paroisses, ne prêtent pas la même attention à la lecture d'images. Ne sachant pas décrypter la façon dont elles sont construites, le fidèle d'aujourd'hui est manipulable - exactement ce que Luther dénonçait à l'époque de la Réforme pour le rapport aux textes. Si les personnes d'un certain âge ont encore un certain recul par leur pratique du texte, cela est de moins en moins vrai pour les jeunes générations. Il est donc urgent que la formation à la lecture d'image gagne en importance pour arriver au même niveau que celle des textes.

Une Réforme aujourd'hui

D'où l'importance d'aller au cinéma et de se former à l'interprétation des films. Non seulement ils nous permettent d'obtenir une image plus fine des problématiques du monde dans lequel nous vivons, mais en les décryptant nous devenons de moins en moins manipulables.

Voyez les campagnes électorales actuelles : ce sont beaucoup moins des combats d'idées que des combats d'images. Un film porte ce problème magnifiquement à l'écran, c'est *No* de Pablo Larrain (2012). Même si on est très content que le 'no' l'ait emporté lors du référendum chilien de 1988 pour ou contre Pinochet, la façon dont la victoire a été remportée pose clairement la question de la démocratie : les opposants à Pinochet ont su tout simplement vendre une meilleure image. Une scène est terrible dans ce film, c'est quand René Saavedra, brillant publicitaire incarné

par Gael Garcia Bernal, discute avec les opposants : ces derniers veulent faire entendre leurs arguments, dénoncer les tortures et les disparitions, à quoi René répond simplement que ce n'est pas avec cette image-là qu'ils vont gagner les élections. Ils sont furieux d'être privés ainsi de la possibilité d'informer le public - mais ils se laissent persuader et, au final, ils vont gagner le référendum.

Donc pour se faire entendre il ne suffit plus aujourd'hui de bien comprendre les enjeux et forger de bons arguments, il faut savoir les 'mettre en scène' de façon efficace. Et ne pas se laisser duper par les mises en scène efficaces de ceux qui veulent nous influencer.

Si au XVI^e siècle il était important que



Mise en scène de la joie de voter pour le « oui » dans *No*

tous sachent lire, aujourd'hui il est tout aussi important que tous sachent interpréter des images. Si la Réforme du XVI^e siècle portait sur l'accès aux textes, celle d'aujourd'hui doit porter sur l'analyse d'images. Vive Pro-Fil !

Waltraud Verlaquet

¹ *Sola scriptura, sola fide, sola gratia, solus Christus, soli Deo gloria* – seule l'Ecriture (fait foi), par la foi seule et par la grâce seule (nous sommes sauvés), seul Christ (est notre intermédiaire devant Dieu), à Dieu seul (revient) la gloire.

Le Droit du cinéma (3)

Les missions du CNC

Ces missions sont nombreuses et variées (art. L 111-2). Elles ont été à la fois restreintes et étendues à l'occasion de réformes successives.

Restreintes, car le CNC a perdu son pouvoir réglementaire. Ce pouvoir consistait à élaborer par voie de règlement des normes liées à l'exécution de sa mission et en particulier à définir des règles déontologiques applicables aux entreprises du secteur cinématographique. Ces pouvoirs relèvent désormais du domaine législatif. Étendues, car ces missions dépassent la seule sphère cinématographique et concernent désormais les

« autres arts et industries de l'image animée, notamment ceux de l'audiovisuel, de la vidéo et du multimédia, dont le jeu vidéo ».

Vu la variété et le nombre important de ces missions, nous allons les présenter de manière synthétique.

D'abord, observation et concertation : l'article L. 111-2 du code du cinéma dispose que le CNC a pour mission d'observer l'évolution des professions et activités liées au cinéma. Pour remplir cette mission il recueille toutes informations utiles, commerciales ou financières, afin de diffuser une information économique et statistique aux entreprises du secteur. De plus il est

très présent auprès de ces entreprises car il organise des concertations avec leurs représentants sur des sujets qui entrent dans le cadre de sa mission.

Ensuite, contributions financières : c'est le cœur traditionnel de sa mission. Le CNC contribue au financement et au développement de l'activité du cinéma et des autres arts de l'image animée par l'attribution d'aides financières. Ces aides ne concernent pas seulement la création artistique elle-même, mais est aussi donnée en faveur de la création et de la modernisation des établissements, de l'éducation à l'image, et également de la création et production cinématographiques, audiovisuelles et multimédia dans les pays en développement, notamment par la mise en place de programmes de coopération et d'échanges.

Information, soutien, surveillance, mémoire...

En contrepartie de ces aides, une mission nouvelle a été donnée au CNC : l'audit des comptes de production des œuvres cinématographiques de longue durée bénéficiant du soutien à la production. Le centre procède ou fait procéder

à cet audit qui porte notamment sur le coût définitif de l'œuvre et sur les recettes d'exploitation concourant à son amortissement.

Cette mission se double d'un contrôle général des recettes des exploitants et éditeurs de vidéogrammes destinés à l'usage privé du public.

Le CNC a également un rôle important dans la mémoire du cinéma. En effet, il tient le registre du cinéma et de l'audiovisuel et il collecte, conserve, restaure et valorise le patrimoine cinématographique. En outre il assure la tutelle et le soutien d'institutions dédiées à la préservation et à la valorisation de ce patrimoine, comme la Cinémathèque française, la Bibliothèque du film, la Cinémathèque de Toulouse et l'Institut Lumière de Lyon.

Enfin le CNC bénéficie de deux autres pouvoirs importants : d'une part la lutte contre le travail illégal (article L. 8211-1 du Code du travail) ou l'abus de contrats à durée déterminée (article L.1242-2 du Code du travail). Cette mission, qui lui a été confiée en 2005, est assortie de sanctions qui peuvent aller de l'avertissement à la réduction ou au remboursement des aides attribuées, en passant par l'exclusion du bénéfice de toute aide automatique ou sélective pour une durée qui ne peut excéder cinq ans. Pour rendre son action plus efficace dans ce domaine, le CNC a édité un guide des obligations sociales liées à l'emploi d'artistes et de techniciens, dans le secteur du spectacle vivant et enregistré, qui est disponible sur son site.

Enfin le CNC a le pouvoir de lutter contre la contrefaçon (cela fait partie de ses attributions nouvelles). Cette mission s'exerce dans le cadre du code du cinéma, mais également en application du Code de la propriété intellectuelle.

Cette dernière attribution du CNC vise la protection des droits des auteurs d'œuvres cinématographiques, ce qui fera l'objet de notre prochaine chronique. (à suivre)

Marie-Jeanne Campana

Rencontre organisée par le CNC lors du festival de Cannes, de g. à d. : Nathalie Klimberg-Fau-
deux, Edouard Valton, Alexis Vieil, Raphaël Keller



Revoir et découvrir Bergman

A la suite de beaucoup de bons esprits, mais sans complexes et hardiment, une bonne quarantaine de Profiliens d'Ile-de-France se sont penchés sur l'œuvre d'Ingmar Bergman.

Ce fut un voyage dans notre mémoire de cinéphiles, car les films de Bergman la jalonnent, que nous les ayons vus à leur sortie ou dans les ciné-clubs de notre jeunesse ; certaines séquences étaient imprimées intactes dans nos mémoires, d'autres ont vite remonté et d'autres encore, et pas forcément les moins fortes, avaient complètement disparu, peut-être refoulées. Car Bergman nous touche

et nous a touchés, les riches échanges que nous avons eus les 18 et 19 mars en témoignent.

Ils ont porté sur *Vers la joie*, *L'heure du loup*, *Sourires d'une nuit d'été*, *Cris et chuchotements*. Un module nous a fait découvrir les années de formation, le ton Bergman dans ses premiers films des années 40, que presque personne ne connaissait. Un autre, à partir de séquences de *En présence d'un clown*

et du 'poème' du début de *Persona*, s'est attaché aux sources de la création de Bergman. Et, bien sûr, nous n'avons pas manqué d'évoquer le thème de l'attitude de l'homme face au silence de Dieu et sa perception, fortuite et fugitive, d'une transcendance.

Il fut beaucoup question de musique et de joie pendant ce week-end, malgré la noirceur de beaucoup de films.

Christine Champeaux

Pro-Fil Marseille et la Belle Province

Week-end cinéma les 18 et 19 mars 2017 à la Baume-les-Aix

Sujet quasiment inédit pour les Profiliens de Marseille. Nous avons axé notre présentation sur trois aspects du cinéma québécois :

- pour commencer, 'l'ivresse des débuts' avec la création du cinéma québécois par des réalisateurs comme Claude Jutra, Michel Brault, Gilles Groulx ou Pierre Perrault ;
- ensuite, focus sur Denys Arcand qui a été le premier réalisateur québécois à avoir un énorme succès international avec *Le déclin de l'empire américain* (1986) et qui a été à la fois le témoin et l'acteur de l'évolution du cinéma québécois ;
- pour finir, une présentation de la brillante nouvelle génération qui fait parler d'elle, dont Denis Villeneuve, Xavier Dolan, Jean-Marc Vallée.

Outre quelques courts métrages et des extraits de films-balises ou d'une excellente série documentaire sur le Cinéma québécois, nous avons projeté *Mon oncle Antoine* de Claude Jutra (1971), puis *J.A. Martin photographe* de Jean Beaudin (1977) qui a reçu le prix du jury œcuménique au festival de Cannes la même année, puis *L'âge des ténèbres* de Denys Arcand (2007) et enfin *J'ai tué ma mère*, premier film de Xavier Dolan (2009). Deux journées fortes, instructives et distrayantes qui nous ont donné envie de suivre cette deuxième cinématographie francophone de plus près.

Joëlle Meffre



Emma de Caunes dans *L'Age des ténèbres*

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

- ☐ individuel : 35€ ☐ soutien à partir de 45€
☐ couple : 45€ ☐ soutien à partir de 55€
☐ réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

- ☐ individuel : 25€ ☐ soutien à partir de 35€
☐ couple : 35€ ☐ soutien à partir de 45€

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

- ☐ individuel 20€ ☐ soutien à partir de 30€
☐ couple 30€ ☐ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 390 rue de Font Couverte Bât. 1
 34070 Montpellier



Mini-festival œcuménique à Paris

Protestantisme français et cinéma

Commémorant à leur manière les 500 ans du protestantisme, Pro-Fil, en collaboration avec le Groupe œcuménique des 5^{ème} et 13^{ème} arrondissements de Paris, a organisé un petit festival de cinéma sur le thème 'Protestantisme français et cinéma'.

Titre approprié : ce festival a en effet réalisé l'alliage des mots de cinéma et de protestants français, puisque les trois films retenus avaient pour points communs d'être français, réalisés par un protestant ou un auteur d'une sensibilité proche du protestantisme, et montrent un certain visage du protestantisme :

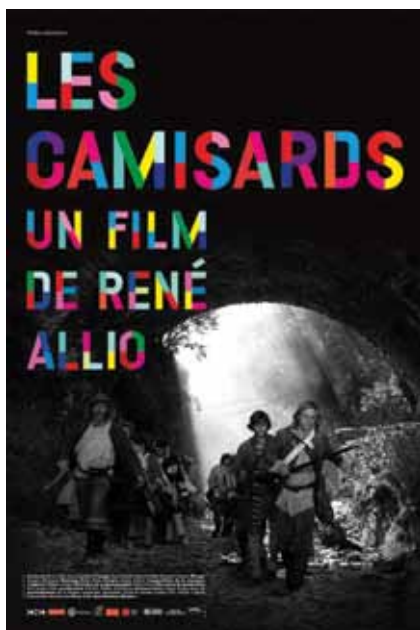
– Dans *Les camisards* (1972) projeté le 19 avril, René Allio retrace l'histoire des camisards cévenols persécutés par les troupes de Louis XIV après la révocation de l'Edit de Nantes (voir ci-dessous).

– On reste chez les protestants avec *La colline aux mille enfants* (1994) projeté le 26 avril, où Jean-Louis Lorenzi raconte la résistance du village protestant du Chambon-sur-Lignon

cachant de nombreux enfants juifs et les sauvant des camps de concentration.

– Quant au troisième film, il s'agit de *Je vous salue Marie* (1985) projeté le 3 mai. Faisant de Joseph un chauffeur de taxi et de Marie la fille d'un pompiste, Jean-Luc Godard revisite à sa manière l'Annonciation et la naissance de Jésus.

Jean Lods



Les camisards

René Allio (1972)

Le film montre les débuts de la guerre dite 'des camisards', qui oppose les protestants cévenols aux troupes de Louis XIV. En juillet 1702, sous la direction du prophète Abraham Mazel, un petit peuple d'hommes et de femmes sans armes, sans compétences militaires, se rebelle en Cévennes pour la liberté de culte et réussit à mettre en déroute une armée royale nombreuse, entraînée et organisée. En s'inspirant des mémoires du camisard Bonbonnoux, Allio montre l'efficacité de petits groupes très mobiles et insaisissables

qui harcèlent les ennemis. Leur force : une foi inébranlable, la certitude de la justice de leur cause, la confiance en la parole de Dieu transmise par les prophètes - et aussi leur connaissance du terrain et le soutien de la population.

L'aventure sera de courte durée, deux ans à peine, mais laissera des traces très profondes dans la région, jusqu'à l'époque moderne. Le film reflète aussi les espérances des années 1970 : la lutte contre l'immobilisme oppressant, la revendication de la liberté d'expression et l'enthousiasme d'une génération.

(suite p.10)

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

(suite de p.18)

Après la projection, l'assistance s'est rendue à la paroisse de Plaisance toute proche pour un débat au cours duquel il a surtout été question d'histoire. Cette guerre pose encore aujourd'hui quelques questions : comment se fait-il que la révolte se soit répandue précisément dans les Cévennes ? Jusqu'en 1702, là comme ailleurs, les protestants avaient subi les persécutions sans prendre les armes. Présence obligatoire à la messe, enlèvement des enfants, exécutions des pasteurs... avaient provoqué des conversions en masse, et l'exil de tous ceux qui pouvaient partir : les classes supérieures. Mais dans le secret des maisons, la religion interdite continuait à vivre, on organisait dans les montagnes des cultes clandestins, des prédicants improvisés remplaçaient les pasteurs. C'est la prédication inspirée des prophètes qui a permis l'éclosion de cette révolte. Mais qui sont ces prophètes ? Comment des paysans, des cardes de laine, ont-ils pu exalter ainsi la population ? Comment Jean Cavalier, jeune mitron de 20 ans, a-t-il pu gagner des batailles militaires contre une armée de métier ? Et pourquoi cette période si brève, deux ans à peine, et qui a concerné si peu de gens, s'est-elle conservée dans la tradition familiale jusqu'à nos jours ?

La tradition orale a été enrichie récemment par des travaux universitaires (de Philippe Joutard notamment), par des romans (*Les fous de Dieu* de Jean-Pierre Chabrol), des films (*Les camisards*), des spectacles (*La nuit des Camisards* de Lionnel Astier, joué en 2007 dans la montagne cévenole et repris dans toute la région).

Peut-être cette survivance étonnante est-elle due au plaisir que nous avons à voir la victoire du plus faible contre le plus fort — nourris de Bible, les camisards auraient dit : « de David contre Goliath ».

Paulette Queyroy

Ciné-Festival en Pays de Fayence



Le prochain Ciné-Festival en Pays de Fayence aura lieu du 14 au 19 novembre 2017.

Le jury Pro-Fil sera présidé cette année par **Alain Le Goanvic**.

Le bulletin d'inscription est en ligne sur la page

Festivals > Jurys Pro-Fil > Montauroux de notre site.

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 9 juillet 2017 à 10h

2017 après Jésus Christ

Présence Protestante vous propose un voyage inédit au cœur des textes bibliques.



L'Evangile est modelé de bout en bout par des rencontres insolites. Un dialogue incessant entre des sujets supposés savoir et des errants, un dialogue qui élargit sans cesse le sens et le désir de Dieu.

Présentée par la théologienne Marion Muller-Colard, cette nouvelle émission se propose de revisiter, 2017 ans après Jésus-Christ, ces rencontres insolites qui jalonnent la Parole d'un Dieu qui n'a pas le sens des frontières.

Une émission réalisée par Denis Cérantola

Les + sur le site

- Les prix des jurys œcuméniques de Fribourg, Nyon, Oberhausen et Cannes 2017
- Tous les articles relatifs au festival de Cannes sont listés sur la page de ce festival sur notre site : articles publiés sur le site du jury œcuménique, dans Réforme, sur le site de Réforme, ou dans d'autres médias, ainsi que les émissions radio « Chroniques cannoises » - et prochainement les vidéos des interviews avec quatre acteurs allemands
- Les émissions radio « Champ-contrechamp » et « Cine qua non » de mars à mai
- « Protestantisme français et cinéma » (Jean Lods)
- « L'Apparition » (Roland Doman)
- « Dialoguer avec les effets spéciaux numériques » (Waltraud Verlaquet)
- Les articles de Marie-Jeanne Campana sur *Moonlight*, *L'autre côté de l'espoir*, *The Lost City of Z*, *The Young Lady*, *Après la tempête*

Rappel : séminaire

La prochaine Assemblée générale et le séminaire auront lieu

les 7 et 8 octobre à Sommières,

dans le Gard. Le sujet du séminaire sera

« La fraternité : où est ton frère ? ».

Pensez à vous inscrire !

Crédits photo

p.1 : © Les Films du Losange

p.3 : © Alberto Bocogil / Polaris Film Production

p.4 : © Bac Films ; © Aimee Spinks - Gift Girl Limited / The British Film Institute 2016 ; © Agnes Varda-JR-Cine-Tamaris

p.5 : © Andanafilms

p.6 : © Haut et court ; © Kurt Krieger/Hubert Boesl, German films

p.7 : © Daniel Béguin ; © Bathysphère productions

p.8 : © Haut et Court

p.10 : D.P., source Wikimedia Commons

p.11 : © Polyband

p.12 : © Artédis

p.13 : © Les Films du Losange

p.14 : © 2016 Haut et Court - France 2 Cinéma - Crédit Photos : Jean-Claude Lothier

p.15 : © Wild Bunch Distribution

p.16 : © Pro-Fil

p.17 : © StudioCanal

p.18 : D.R.

p.19 : © Ciné-Festival en Pays de Fayence

p.20 : © Warner Bros



A la fiche

Cette rubrique présente une de nos 'fiches de Pro-Fil' en rapport avec le thème du dossier.

de nos pères (2006). Ce qui frappe et séduit chez Eastwood c'est la beauté du style, la rigueur du propos, une analyse critique dénuée de manichéisme.

RÉSUMÉ :

En 1994, l'élection de Nelson Mandela consacre la fin de l'apartheid. Pour unifier le pays, Mandela mise sur le sport et fait cause commune avec le capitaine de la modeste équipe de rugby sud-africaine, François Piennar. Leur pari : se présenter au Championnat du Monde 1995. Nelson Mandela va leur insuffler le goût de la victoire d'une nation qui surmonte ses frustrations. Et le sport peut être un magnifique instrument de cette politique 'humaine'.

ANALYSE :

Le plus bel hommage que l'on puisse rendre à un homme politique de son vivant ! Cela commence avec l'élection de Nelson Mandela comme Président d'Afrique du Sud, alors que les Blancs sont partagés entre la peur et le mépris. Eastwood décrit, avec précision et de manière convaincante, l'intelligence politique de Mandela. L'homme a puisé dans sa captivité de 28 ans une force de caractère remarquable qui se nourrit d'un humanisme exceptionnel. L'idée de montrer en permanence comment se comportent les gardes du corps autour de Mandela, leurs peurs, leurs antagonismes (certains sont blancs et anciens membres de la protection rapprochée du président sortant) et leur évolution devant les événements inouïs qui se produisent, est une trouvaille pour traiter la nécessaire collaboration entre les deux races antagonistes ! Qu'on aime le rugby ou non, on peut admirer la façon de filmer les joueurs en pleine action, à la fois brillants et bestiaux. La prise de son, lors des mêlées, semble avoir été réalisée au milieu d'un troupeau de taureaux ! Les phrases prononcées par Mandela sont toutes réfléchies et profondes, elles

s'adressent au cœur des hommes. « Je suis maître de mon destin et capitaine de mon âme » dit en *off*, la voix de Morgan Freeman, troublant de ressemblance avec Mandela.

Ce film n'est pas seulement un hymne à la grandeur de celui qui a permis à l'Afrique du Sud de faire sa transition pacifique vers une société unie (*one team, one country*), mais il est une leçon radicale de morale politique à l'endroit de tous les dirigeants du monde. C'est un film *post-Bush* ! Souvent l'émotion nous envahit : au premier discours à la Fédération de rugby tenue par les Noirs (ils veulent faire disparaître le nom des Springboks et son drapeau) ; la visite par l'équipe de la cellule où a été enfermé Mandela à Robben Island ; l'arrivée dans le stade aux matches décisifs (la foule d'abord hésitante, puis en délire), et, bien entendu, la victoire finale contre les All Blacks. Après *Gran Torino*, qui comportait une fin dramatique, malgré une affirmation de tolérance à l'égard de l'étranger, nous baignons avec *Invictus* dans la croyance en un monde de réconciliation, grâce aux valeurs de pardon et d'ouverture. C'est arrivé en Afrique du Sud en 1995.

Alain Le Goanvic

Matt Damon, Morgan Freeman dans *Invictus*



FICHE TECHNIQUE :

Réalisation : Clint Eastwood ; scénario : Anthony Peckham, d'après *Playing the Enemy* de John Carlin ; chef opérateur : Tom Stern ; montage : Joël Cox, Gary D. Roach ; son : Walt Martin ; musique : Kyle Eastwood ; distribution France : Warner Bros

INTERPRÉTATION :

Morgan Freeman (Nelson Mandela), Matt Damon (François Piennar), Tony Kgoroge (Jason Tshabalala), Patrick Mokofeng (Linga Moonsamy), Matt Stern (Hendrik Booyens)

AUTEUR :

Ce grand réalisateur indépendant a fait l'objet de nombreuses fiches sur le site pro-fil-online.fr, entre autres *L'échange*, *Lettres d'Iwo Jima*, *Gran Torino*. Grâce à la diversité de son œuvre, il rencontre un public nombreux : amoureux du western avec *Pale Rider* (1985) et *Impitoyable* (1992) ; passionnés de jazz avec *Bird* (1988) ; intéressés par des sujets politiques et de société : *Un monde parfait* (1993), *Pleins pouvoirs* (1997), *Mystic River* (2003) ; histoires d'amour : *Sur la route de Madison* (1995) ; ou encore, une réflexion sur la guerre : *Mémoires*

Titres de films ayant, depuis VdP 31, fait l'objet d'une fiche, dans le cadre de notre collaboration avec *protestants.org* :

L'indomptée (Caroline Deruas) - *Noces* (Stephan Streker) - *Certaines femmes* (*Certain Women*) (Kelly Reichardt) - *Personal Affairs* (*Omor Shakhshiya / Affaires personnelles**) (Maha Haj) - *Patients* (Grand Corps Malade, Mehdi Idir) - *Les fleurs bleues* (*Powidoki / Afterimage*) (Andrzej Wajda) - *Les figures de l'ombre* (*Hidden figures*) (Theodore Melfi) - *Paris pieds nus* (Dominique Abel, Fiona Gordon) - *Sage femme* (Martin Provost) - *Lost City of Z* (*La cité perdue de Z*) (James Gray) - *Citoyen d'honneur* (*El ciudadano ilustre*) (Mariano Cohn, Gaston Duprat) - *Félicité* (Alain Gomis) - *United States of Love* (*Zjednoczone stany miłosci / États Unis de l'amour*) (Tomasz Wasilewski) - *Corporate* (Nicolas Silhol) - *Chez nous* (Lucas Belvaux) - *L'Opéra* (Jean-Stéphane Bron) - *L'autre côté de l'espoir* (*Toivon tuolla puolen*) (Aki Kaurismäki) - *Je danserai si je veux* (*Bar Bahar*) (Maysaloun Hamoun) - *Glory* (*Slava*) (Kristina Grozeva, Petar Valchanov) - *La jeune fille et son aigle* (Otto Bell) - *The Young Lady* (William Oldroyd) - *Voyage of Time : au fil de la vie* (Terrence Malick) - *I Am Not Your Negro* (Raoul Peck) - *Problemos* (Eric Judor) - *En amont du fleuve* (Marion Hänsel) - *Le procès du siècle* (*Denial*) (Mick Jackson)